

Souvenirs sur Pierre Versins

J'ai rencontré Pierre Versins pour la première fois en juin 1972. J'accompagnais Elisabeth et Jean-Joël von Arburg et Danièle Martinigol. Elisabeth, Danièle et moi formions à l'époque le petit noyau dijonnais de fans de SF. Nous avons commis des maîtrises sous la haute et bienveillante protection de Max Milner. C'est Danièle, je crois, qui avait pris contact avec Versins, et nous sommes allés le voir à Rovray. Je n'avais encore jamais rencontré un écrivain - une espèce d'homme inconnue dans le milieu rural de mon enfance - et je m'en faisais une idée grandiose, très XIX^e siècle. Le Maître devait habiter un château entouré d'un grand parc avec des arbres centenaires. Je l'imaginais avec un serviteur, et sa bibliothèque, évidemment immense, devait monter jusqu'au plafond.

Ce fut le seul point qui s'ajustait à mon image d'Épinal. La bibliothèque montait effectivement jusqu'au plafond ; mais elle faisait plus: elle envahissait tout l'espace disponible, y compris les WC et les couloirs, dans lesquels il fallait se faufiler. Mais de château, point. La demeure du Maître était une ancienne ferme chauffée par un vieux poêle à bois ; il n'y avait pas de serviteurs ; l'écrivain était seul au milieu de son amoncellement de livres. Un petit homme brun, dans la cinquantaine, pleine de verve et d'humour, qui vous tutoyait au bout de quelques heures. Pierre était seul à l'époque et ne semblait pas vivre cela très bien. Mais il était littéralement immergé dans l'immense travail qui devait aboutir à l'Encyclopédie. D'emblée, j'ai été frappé par la disponibilité et la générosité de cet homme, dont on sentait que le temps était précieux, et qui était pourtant capable de passer un week-end complet à discuter avec de jeunes inconnus, pour peu qu'ils s'intéressassent à la SF. On pouvait discuter une nuit entière avec lui, en buvant des litres de café, et sur tous les sujets possibles et inimaginables, étant donné que, de toute façon, il savait tout sur tout, ou à peu près. La conjecture romanesque rationnelle, pour lui, ce n'était pas seulement dans les livres, elle habitait sa conversation quotidienne, c'était d'abord une façon de jouer avec le réel, pleine d'humour et de distance.

Il nous a raconté son parcours, sa passion de collectionneur - comment, après la guerre, avec Martine, il partait, avec un sac, faire les librairies d'occasion, les brocantes, les greniers, les marchés, pour acheter au poids des livres rares qui n'intéressaient personne à l'époque. Il nous a montré son travail, ses méthodes, et dit ses hantises. Par exemple, il était obsédé par la crainte d'oublier Wells ou Verne. Je revois encore les boîtes à chaussures qui lui servaient de fichiers. Il n'y avait, à cette époque déjà lointaine, ni ordinateurs, ni photocopieuses, ni E-mail, et le type de travail qu'a fait Pierre Versins avec des moyens artisanaux paraîtra bientôt, aux générations futures, relever de l'exploit impossible. En le rencontrant, j'ai eu un déclic qui a changé une vie dont je ne savais trop quoi faire; je me suis dit : je veux devenir écrivain, comme cet homme.

Le lendemain midi, au restaurant, à Yverdon, je lui ai naïvement demandé ce qu'était cette longue liste de chiffres bleus gravés dans la chair de son bras. C'est ainsi que nous avons appris qu'il avait été arrêté par les Allemands dans un tunnel ferroviaire conduisant en Espagne, battu, puis envoyé à Auschwitz-Birkenau. Les proches de Pierre m'ont dit qu'il parlait peu de son séjour à Auschwitz, où il a vécu d'indicibles souffrances. Curieusement,

avec moi, il en parlait facilement, peut-être parce que j'étais jeune et naïf, que la question me préoccupait, et que je n'hésitais pas à le questionner sur sa déportation. Il m'a même raconté des choses tellement terrifiantes, que je ne les ai jamais lues dans aucun autre récit de déporté. Plus tard, j'ai compris pourquoi il avait passé tant de temps à étudier les utopistes: c'est qu'au fond, lui, l'anarchiste, il les haïssait. Il m'a raconté qu'avant d'être déporté, déjà, au lycée, il s'intéressait à la SF et à l'utopie; et que, quand il s'est retrouvé à Auschwitz, il s'est dit: " Ca y est, j'ai compris, je suis victime d'un utopiste". Il est d'ailleurs revenu sur ce thème dans une émission de Jacques Pradel, avec qui je l'avais mis en contact.

A partir de 1973, avec ou sans Danièle et Elisabeth, le passage par Rovray a fait partie de mes migrations saisonnières. Parfois, Pierre Versins avait d'autres visiteurs de passage. Daniel Drode, par exemple, qui venait le voir régulièrement, et avec qui nous avons lié connaissance. En mars 1975, je devais aller avec Pierre Versins à Poznan, où il était invité par l'union des écrivains polonais, pour préparer le congrès de SF qui devait y avoir lieu l'été suivant. Mon but personnel était de rencontrer Stanislas Lem, sur lequel, à l'époque, j'avais entrepris une thèse que je n'ai jamais finie. Il était prévu que nous nous retrouvions à Yvonand, pour partir ensemble en voiture avec un de ses amis, qui s'appelait, je crois, Ominus. J'ai trouvé Pierre, seul, désargenté, isolé dans sa ferme - il faisait partie de ce groupe très sélect d'écrivains myopes qui n'ont pas leur permis de conduire. Il était au sommet de ses ennuis personnels, seul avec un bébé dans un panier - une petite fille, qui doit avoir maintenant 26 ans. C'est, je crois, dans les jours ou les semaines qui ont suivi, qu'il est descendu à Yverdon, pour léguer sa collection à la municipalité. Quoiqu'il en soit, il n'était plus question d'aller en Pologne pour lui, et il m'a en quelque sorte "délégué" pour le représenter. À Poznan, grâce aux lettres de créance de Pierre Versins, j'ai pu parler à Lem au téléphone, et il m'a invité à venir le voir à Cracovie. (Il faudra qu'un jour, si cela intéresse quelqu'un, je raconte cette rencontre).

Au printemps 1976, j'ai débarqué chez Pierre Versins pour vérifier l'intuition qui m'a conduit à écrire *Science-fiction et soucoupes volantes*. C'était les débuts de la Maison d'Ailleurs, rue du four. J'avais dans la poche une prédiction des coïncidences que je m'attendais à trouver, si mon hypothèse était exacte. Je lui disais par exemple: il me faut un récit de SF antérieur à 1940 où l'avion du savant fou cale un moteur de voiture, etc. Pierre s'est pris au jeu; cela l'amusait beaucoup de jouer un mauvais tour aux "hétéroclites", de casser leur jouet. (Il savait que j'en étais un, mais semblait me le pardonner). Il s'est mis à extraire des volumes de leurs rayons à et les empiler sur la table. À la fin de la journée, la table était couverte de livres. Dans les jours et les semaines qui ont suivi, il y a eu le déménagement pour l'actuelle Maison d'Ailleurs. J'ai été requis d'office, et j'ai profité de l'occasion pour mener ma propre recherche ; en posant les livres dans des caisses, je mettais à part ceux qui me convenaient, et, la nuit, dans mon sac de couchage, au milieu des caisses de livre, je compilais fiévreusement. Je crois pouvoir dire sans forfanterie que j'ai ainsi été le premier, ou au moins un des premiers, à bénéficier de la Maison d'Ailleurs pour mener une recherche. Quand mon livre est paru en 1978, il se terminait par une courte post-face de Versins, qui commençait par ces fortes phrases:

"Moi, c'est la science-fiction, c'est la science-fiction. Bref, la science-fiction et les hétéroclites m'énervent. Par hétéroclite, j'entends non seulement ceux qui barbotent dans

l'analogie et qui décrètent que, puisqu'un petit pois et un canard sont verts tous deux, ils sont tous les deux, d'évidence, des peintures de feu Véronèse, mais aussi ceux pour qui les témoignages remplacent les faits (...). Alors, pourquoi postfacé-je sans vergogne une oeuvre qui traite précisément de faits hétéroclites? D'abord, parce qu'il y est beaucoup question de science-fiction (j'y ai pourvu, sans fausse honte) et que l'auteur ne dit pas de bêtises à ce sujet, ce qui est rarissime, croyez-moi. Puis, parce que, Méheust, je le connais : c'est un honnête homme, intellectuellement parlant tout au moins, et cela aussi, ce n'est pas fréquent"

Sur le sens de cette restriction (une private joke), le temps qui a passé ne me permet pas encore de m'étendre ; mais, quoi qu'il en soit, tout le reste était à l'avenant, une perle de l'humour versinien.

Les années suivantes, je suis parti en coopération à l'étranger, et j'ai revu Pierre Versins moins souvent. La dernière fois que l'ai rencontré, c'était en juillet 1985, en rentrant d'Algérie. Il habitait avec sa nouvelle famille à l'ombre du palais des Papes en Avignon. Il semblait serein et détaché. Il avait tout donné, et ne gardait de son ancienne collection qu'un seul livre, auquel il semblait tenir plus qu'aux autres. Il semblait s'être détaché de la SF au point d'en avoir perdu le souvenir, et travaillait à un livre qu'il estimait devoir être son grand oeuvre, *Pierre Savie-Sonoeuvre*. Il avait déjà envoyé des versions à des éditeurs, et m'a lu avec délectation les refus-éloges embarrassés qui lui étaient parvenus. J'ignore ce qu'est devenu ce livre.

Je n'ai pas revu Pierre Versins. J'avoue avoir, à plusieurs reprises, formé l'idée de livres que nous pourrions écrire ensemble. Révolté par les événements de Sarajevo, il m'était venu l'idée d'une uchronie caustique que nous pourrions appeler *Auschwitz humanitaire*. Il est peu probable qu'il aurait accepté de remuer ses épouvantables cauchemars, même pour les faire servir à une cause. En tous cas, il ne saura jamais, (sauf erreur), qu'il a failli écrire ce livre. Je voulais aussi lui faire raconter sa déportation, le faire inviter à une conférence sur la SF, et puis j'ai tardé à décrocher le téléphone. On croit toujours que les gens sont éternels.

Bertrand Méheust